

Anciens combattants

« *Et tout ça pour rien* »

(*Giroflée Girofla*, Rosa Holt, 1935)

Lundi dernier, le président français s'offrait une petite tournée publicitaire sur les lieux du crime, inaugurant la série imposante des commémorations du centenaire de l'armistice de 1918 : mon père, et la plupart les anciens combattants aujourd'hui disparus lui en auraient été reconnaissants. Et pourtant...

Pourtant...

– Cet événement n'ouvrait qu'une parenthèse dans le conflit mondial¹, appelé à reprendre avec des moyens plus puissants, de 1939 à 1945, si bien que les vingt-et-un ans qui séparent les deux guerres – moins d'une génération, ce qui valut aux plus jeunes des anciens combattants de la première d'être remobilisés à la seconde – sont nommés en histoire « l'entre-deux-guerres » : un simple entracte, en somme.

– Un armistice met un terme au massacre, mais non aux souffrances qu'il a engendrées : parmi les jeunes hommes pour qui s'achevait une longue agonie vers 1940, figuraient les pères de certains de mes camarades, « gazés » à l'ypérite ; les combats avaient laissé 700 000 mutilés ; on a pu voir ou revoir à la télévision *La Chambre des officiers*, film honorable qui aborde les problèmes posés par les premiers progrès de la chirurgie réparatrice du visage. Pour ma part, je garde le souvenir affreux

¹ La guerre de 14 apparaît rétrospectivement comme une gigantesque saignée qui eut pour effet, sinon pour but, de briser l'élan révolutionnaire dans les pays les plus industrialisés, beaucoup plus aptes à le faire aboutir que la Russie de l'époque, arriérée et comptant 60% d'adultes analphabètes.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

de faces hideuses de « gueules cassées », comme on disait joliment, dont les mutilations étaient cachées par des plaques d'acier de formes diverses, entrevues (on n'osait pas les regarder) dans la rue et le métro ; en particulier de ce masque d'acier d'où n'émergeaient que le front, les yeux, deux trous à la place des narines, la bouche et le menton, difformes, et de la trogne atroce du frère d'une voisine.

– La célébration de cette victoire pourrait être « clivante » à l'heure de la construction européenne, puisqu'elle rappelle leur défaite à nos alliés et presque compatriotes d'aujourd'hui. Il est vrai que les Allemands, qui furent en ce temps-là nos principaux « ennemis héréditaires », ont oublié « la Grande Guerre », tant la suite de leur histoire l'a dépassée en horreur. Curieuse opposition entre les mémoires des deux peuples, mais qui s'explique aisément !

Il est très difficile pour les générations actuelles d'imaginer ce que fut la première guerre mondiale dans le souvenir de ceux des Français qui ont réellement combattu, soit environ 4 millions d'hommes, moins 1,4 millions (y compris 80 à 100 000 soldats des troupes coloniales) qui n'en sont pas revenus. Ces abattoirs industriels pour humains et ces quatre années d'épouvante et de souffrances ont provoqué un traumatisme qu'ils soignèrent de deux manières : en infligeant à leurs proches d'interminables récits, souvent répétés (et d'une précision hallucinante, sans la moindre variante, dans le cas de mon père) pour exorciser leurs fantômes ; et pour la plupart en se persuadant, comme on le leur avait dit, qu'ils avaient « combattu pour la civilisation », « sauvé le monde de la barbarie » et en adhérant au discours officiel, éhontément repris le 7 novembre dernier par l'affligeant Macron : *« Il est légitime que nous rendions hommage aux maréchaux qui ont conduit*

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

l'armée à la victoire, comme chaque année. » Alors que la veille sur France-Culture, l'historien allemand Thomas Gaechtgens, revenant sur l'incendie de la cathédrale de Reims, le 19 novembre 2014, notait justement que la guerre aurait dû s'arrêter ce jour-là, puisque les lignes ne devaient plus bouger pendant quatre ans. Tout le talent de ces maréchaux-bouchers dont les noms sanglants déshonorent tant de nos avenues, fut d'envoyer à la mort des centaines de milliers d'hommes, dans des opérations sans espoir, tant les forces s'équilibraient, à seule fin de se mettre en valeur, agissant en fonctionnaires méticuleux, insensibles et soucieux de leur carrière, à la manière d'Eichmann, ce qui ne dédouane nullement les autorités civiles, également aveugles et acharnées, pas plus que les gouvernements et états-majors adverses.

Je suis reconnaissant à mon père, victime de ce bourrage de crâne que je n'eus jamais le cœur de contredire, tant ces croyances lui étaient nécessaires, de n'avoir jamais participé à ces navrantes commémorations où tant de ses camarades, drapeaux au vent, exhibaient leurs médailles et tiraient gloire d'avoir été bernés et maltraités par l'histoire ; je lui sais gré aussi d'avoir eu du moins la lucidité de percer immédiatement à jour la trahison de Pétain, qui employa sa prétendue « gloire » de « vainqueur de Verdun » à tromper tant d'anciens combattants. Car la grande chance de Pétain fut sa longévité : survivant aux autres maréchaux – morts de vieillesse entre 1918 (Gallieni, maréchal à titre posthume, victime de sa prostate) et 1934 (Liautey, en son château de Thorey), à l'exception du cagoulard Franchet d'Esperey, mort en 1942 à l'âge de quatre-vingt-six ans – il vit se reporter sur lui tout le mérite de la victoire de 1918. En ce qui concerne la bataille de Verdun, rappelons les faits : elle a duré dix mois, du lundi matin

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

21 février au 28 décembre 1916 et fit 306.000 tués et disparus et environ 406.000 blessés, Français et Allemands confondus. Le 24 février 1916, Joffre envoie à Verdun la IIe armée, commandée par le général Pétain, qui dirigera les opérations pendant deux mois, organisant efficacement la résistance à l'offensive allemande. Son souci de ménager ses hommes et d'épargner des vies lui valut une grande popularité parmi eux, et d'être bientôt remplacé par le général Nivelle (1er mai 1916), massacreur sans états d'âme qui multiplia en huit mois des attaques qui saignèrent à blanc nos armées et n'aboutirent qu'à récupérer les rares positions perdues.

Les Allemands, vaincus en 1918, n'eurent droit, eux, à aucune espèce de consolation. Il avaient perdu, outre 1,8 millions de leurs camarades tués au combat, la « guerre pour la civilisation » (*Krieg für die Kultur*) qu'ils croyaient avoir livrée et qui aurait pu, à leurs yeux, justifier leurs sacrifices. Et puis on ne raconte pas une défaite dans des pays aussi militarisés que le furent les nôtres². Ce deuil rendu impossible, cette souffrance muette, autant que la misère et la crise économique, les ont poussés dans la folie nazie.

Voir page suivante

² Il n'y eut entre 1940 et 1945, parmi mes proches, que deux prisonniers de guerre. L'un de mes oncles, qui passa ces cinq années dans un stalag de Poméranie, où il avait « crevé de faim », d'autant qu'il n'avait, par fierté, pas fait connaître sa situation à sa famille, en avait gardé une haine féroce envers tout ce qui était allemand. Un cousin, forgeron de son état, avait poursuivi en Bavière, où il fut rapidement chargé de remplacer un collègue mobilisé, une existence assez semblable à celle qu'il avait quittée. Tous deux n'avaient presque rien à dire à propos de la drôle de guerre et de leur capture, et ne parlaient de leur captivité que par allusions. Je crois que ni l'un ni l'autre de ces nouveaux « vainqueurs » n'avait été traumatisé par l'expérience de cette guerre. Mais comme ils furent 1, 840 millions à partager leur sort, je me garderai d'en tirer une conclusion.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

Dimanche 11 novembre 2018

Alain Saustier D'accord sur le fond.

Verdun, ce n'était pas fini fin 1916 : mon grand-père y fut mortellement blessé en septembre 1917 (bois des Caurières), et décéda quelques jours plus tard dans un hôpital de campagne à quelques kilomètres de là. Il avait 31 ans, son fils (mon père) qui en avait 5, connaîtra les stalag de Silésie...

MINISTÈRE DE LA GUERRE RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

MÉDAILLE MILITAIRE

(1) 820^e Régiment d'Infanterie

Par arrêté ministériel du 15 Juin 1920
rendu en application des décrets du 13 Août 1914 et
Journal Officiel du 30 Octobre 1922 la Médaille Militaire a été attribuée
à la mémoire du⁽²⁾

soldat *Saustier* FENELON RAYMOND, GASTON

Mort pour la France

(3) Brave soldat mort pour la FRANCE, le 2 Octobre 1917, des suites
de glorieuses blessures reçues au Bois des ~~BOUCHES~~ Caurières

CROIX de GUERRE avec étoile de BRONZE

Journal des Marches et Opérations du 320e RI. 1917-1918

Le 8^e Bataillon est allé en avant à 14h
à l'attaque et a été tué pendant la nuit
C'est à ce moment que le 320e RI a été
attaqué par le 310e RI et la 1^{re} Division
Allemande.

Officiers: Adèle... 1
Sous-officiers: Adèle... 1
Sous-officiers: Adèle... 1
Sous-officiers: Adèle... 1
Sous-officiers: Adèle... 1

(2) Reproduire le texte de la citation qui, au Journal Officiel, accompagne la décoration.

René Collinot J'ignorais l'histoire de ton grand-père. Bien entendu, à Verdun comme sur tous les fronts, on a continué à s'entretuer jusqu'à 1918. Mais la grande offensive allemande s'est bien terminée fin 1916, après, on est revenu à la routine, hélas !

Jacques Lefort

11 novembre 2018

Ton père sans doute plus bavard que le mien qui m'a peu parlé de 14-18... seulement de Verdun, du fameux canon de 75 et de son cheval qui riait après l'avoir jeté par terre ! il était dans l'artillerie. J'ai pu reconstituer (à partir de sa fiche matricule et livret militaire) son parcours de la Somme à Verdun pour finir en Alsace : une seule photo de petites alsaciennes en costume. Démobilisé bien tard courant 1919

René Collinot

11 novembre 2018

Mon père parlait beaucoup, en effet ! Je préfère écrire, depuis vingt ans, de crainte de radoter.

La guerre n'était une partie de plaisir dans aucune arme. Les artilleurs et leurs chevaux ne rigolaient pas tous les jours, et couraient aussi des risques : voir Apollinaire. Mais les assauts à partir des tranchées leur étaient du moins épargnés, d'où, peut-être, un moindre traumatisme, et puis les gens ne réagissent pas tous de la même manière.